



HAL
open science

Compagnonnages incertains : 25 ans d'enquêtes de terrain sur la classe politique mexicaine

Hélène Combes

► **To cite this version:**

Hélène Combes. Compagnonnages incertains : 25 ans d'enquêtes de terrain sur la classe politique mexicaine. *Critique Internationale*, 2023, 3 (100), pp.139-149. 10.3917/cii.100.0139 . hal-04203754

HAL Id: hal-04203754

<https://sciencespo.hal.science/hal-04203754>

Submitted on 10 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Les compagnonnages incertains : 25 ans d'enquêtes de terrain sur la classe politique mexicaine

par Hélène Combes (Sciences Po, Centre de recherches internationales (CERI), CNRS, Paris, France)

In : Critique Internationale, 2023, n° 100, pp. 15-33.

DOI : <https://dx.doi.org/10.3917/cii.100.0015>

Que fait-on des *à-côtés* de terrain, courants dans le cadre d'une immersion ethnographique ? Quelle place occupent-ils dans la relation d'enquête quand l'on travaille sur des hommes et des femmes politiques, figures nationales, prises en permanence dans des controverses sur les formes légitimes du politique ? Que fait-on d'un matériau, collecté parfois à son corps défendant dans les zones grises de la politique et de l'enquête ? On en discute autour d'un verre avec les collègues, on raconte des anecdotes aux étudiants, qui en sont friands, mais, surtout, ces bribes de terrain reviennent de manière obsédante, et pendant longtemps, dans les discussions avec d'autres enquêtés. Ces échanges, parfois à mots couverts, nourrissent des complicités anciennes et en créent de nouvelles. L'intimité de l'enquête, rare sur cet objet, nous immerge dans « la politique vécue »¹ de la classe politique. Je comprends leur monde mais n'en suis que partiellement partie prenante du fait de mes allers et retours entre la France et le Mexique. Plus encore, je ne ferai jamais usage de ses informations dans la bataille politique². On peut donc tout me confier : les ambitions présidentielles déçues, avouées aux bords des larmes, un soir, dans l'obscurité de l'habitacle d'une voiture qui file sur le périphérique, les valises pleines de billets données par un entrepreneur généreux qu'on récupère pour une campagne que l'on craint trop de perdre, les complicités à contre-courant au sein du parti, liées à des amours clandestines. Un jour pas si lointain, un député arrive à notre rendez-vous avec sa nouvelle attachée parlementaire. Se tournant vers elle, il lui dit : « Hélène sait presque tout de moi ». Il a un rire mi-gêné mi-complice. Elle peut donc parler sans entrave, et moi, je dois rester la dépositaire de ses secrets... et les faire miens.

¹ Julieta Quirós, *El porqué de los que van. Peronistas y piqueteros en el Gran Buenos Aires (una antropología de la política vivida)*, Buenos Aires, Antropofagia, 2011.

² Il est arrivé plusieurs fois que des enquêtés me confient leurs réticences à communiquer des informations à des universitaires mexicains susceptibles de faire une carrière politique. De fait, 10,2 % des dirigeants du Parti de la révolution démocratique (PRD) que j'ai étudié dans ma thèse de doctorat sont des universitaires. Hélène Combes, *Faire parti. Trajectoires de gauche au Mexique*, Paris, Karthala, 2011, p. 273.

Et mes secrets de terrain sont nombreux car ils se sont accumulés au fil des ans. Ces bouts d'enquêtes qui restent là, invisibilisés dans mes travaux, et pourtant très présents, sont les clés de la compréhension fine que j'ai de mes différents objets depuis vingt ans de terrain mexicain. Jamais couchés sur le papier ou du moins jamais publiés, ils sont d'autant plus obsédants qu'ils ont non seulement une puissance narrative inexploitée, mais aussi, et surtout, une puissance heuristique constamment mobilisée dans les implicites de mes analyses.

La matière vive de Sidy Cissokho dans ce numéro propose de « se saisir de références bibliographiques parlant de contextes historiques singuliers, pour interroger d'autres contextes historiques tout aussi singuliers », et qui accompagnent le chercheur au cours d'une déambulation dans sa « bibliothèque intérieure ». Celle de Nadège Ragaru évoque les indicibles de l'enquête : pour des raisons de scientificité, d'éthique ou de subjectivité. Le texte proposé ici s'inscrit dans la continuité de cette réflexion tout en mettant l'accent sur trois points plus spécifiques : 1. les effets du travail sur un même terrain pendant des années, avec une approche en profondeur³, 2. l'importance de cette longue durée⁴ et de cette densité dans la production d'une monographie comparative⁵, 3. la complexité de la gestion des logiques relationnelles liées à la fréquentation de milieux reliés entre eux et au fait d'être dépositaires de « savoirs coupables » (ou qui peuvent le devenir), en partie secrets et indicibles, mais décisifs pour la compréhension des situations, et qui posent donc la question « Comment faire avec l'intransmissible ? »⁶.

À travers cinq épisodes de la relation d'enquête avec Luzmaria, Horacio et leurs entourages, je souhaite explorer les effets de ces secrets de terrain accumulés au fil des ans mais aussi des *à-côtés* de mes recherches sur la relation entre partis et mouvements sociaux, les mobilisations, la sociologie du clientélisme ou encore la dénonciation de la corruption

Les protagonistes⁷ par ordre d'apparition

- *Luzmaria, femme politique nationale à la longue trajectoire*

³ Isabelle Clair, « Les temporalités de la comparaison ethnographique », *Genèses*, 129 (4), 2022, p. 153.

⁴ Comme le note Alban Bensa à propos de l'ethnographie, la politique comparée, « quand elle est mise en œuvre dans une même région du monde pendant longtemps, pose des questions que les enquêtes plus rapides ne peuvent ni soulever, ni même pressentir ». Alban Bensa, « Père de Pwädé. Retour sur une ethnologie au long cours », dans Didier Fassin, Alban Bensa (dir.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, 2008, p. 19.

⁵ Voir article dans ce numéro [Adan, Elise, Laurent](#)

⁶ Emmanuelle Savignac, Vincent Rubio (dir.), « Le transmissible et l'intransmissible dans l'enquête de terrain », dossier, *Terrains/Théories*, 12, 2020.

⁷ Tous les noms ont été anonymisés. L'usage du seul prénom est un indice de ma proximité dans l'enquête.

- *Horacio, homme politique de l'ombre à Mexico*
- *David, homme politique national, proche de Luzmaria*
- *Luis, longtemps compagnon de route d'Horacio, un de mes enquêtés privilégiés depuis 1998, figure du PRD à Mexico*
- *Juan, député local du courant d'Horacio*
- *Felipe Duarte, entrepreneur argentin*
- *Dario, dirigeant d'association du quartier de Juan*
- *Luis Pérez, haut fonctionnaire*
- *Javier López, patron d'un journal d'investigation*

Ce que disent les indicibles de l'enquête

Épisode 1. Mexico. 1999. Une grève éclate à l'Université nationale autonome du Mexique (Unam). À huis clos, en l'absence des représentants étudiants qui n'ont pas été avertis de la tenue de la réunion, le conseil universitaire abolit « le passe automatique », puissant instrument de mobilité sociale. **Ce dispositif** permet en effet aux élèves venant de lycées affiliés au système de l'Unam d'accéder à des filières universitaires sans concours. Or, à de rares exceptions près, ces lycées sont tous implantés dans des quartiers populaires et ne sont pas fréquentés par les classes moyennes et les élites, qui leur préfèrent l'entre-soi des établissements privés situés dans des quartiers aisés. Pour ces derniers, l'université ouvre ses portes sur concours.

Dès le premier soir, je suis aux premières loges. Mes amis les plus proches, rencontrés au Chiapas trois ans plus tôt, sont des militants étudiants de différentes générations et appartiennent au Conseil étudiant universitaire (CEU), syndicat né de l'institutionnalisation de la grande mobilisation étudiante de 1986. Nous nous ressemblons socialement et politiquement. Comme eux, je suis issue de **la** classe moyenne intellectuelle fortement politisée. Comme moi, ils sont très majoritairement blancs dans un pays majoritairement métisse. Certains sont **des** élus étudiants. Dès le premier soir donc, je suis le mouvement public mais surtout les coulisses de cette grève exceptionnelle qui durera neuf mois et paralysera la plus grande université d'Amérique latine (environ 300 000 étudiants et « travailleurs » à l'époque). Je passe mes soirées dans les assemblées. Je suis cachée dans l'arrière-cuisine lors des négociations secrètes. Je sors indemne d'une échauffourée lors d'un meeting entre les « ultra » et ma bande (appelée les « modérés ») en fuyant sur un toit. J'arrive en pleine nuit devant la prison quand la police évacue l'université après neuf mois

d'occupation et met plus de 700 étudiants en garde à vue. J'accompagne alors mon compagnon, qui est l'avocat de certains étudiants.

Pourtant, dans mon analyse sur la relation entre parti et mouvement sociaux, je laisse de côté ce matériau et, plus généralement, je n'aborde qu'assez ponctuellement les mobilisations étudiantes dans mon travail. Il n'empêche que cette expérience a été fondatrice dans la compréhension des relations complexes qui se nouent, au sein des mobilisations en particulier, autour d'une économie morale entre dirigeants, ayant des salaires liés au parti ou à l'administration, et militants.

Luzmaria est un personnage clé de cette mobilisation. Universitaire passée dans sa jeunesse par un mouvement clandestin, figure du syndicalisme académique, elle est de longue date une compagne de route des mobilisations étudiantes et entretient des liens étroits avec le CEU. En 1999, elle a déjà exercé des responsabilités nationales au sein du Parti de la révolution démocratique (PRD) et occupe un poste important dans le gouvernement de la ville de Mexico, mais elle n'a pas de courant propre, condition alors *sine qua none* pour garantir la suite de son ascension au sein du parti. Au cours des neuf mois de grève, dans les réunions publiques et les rencontres privées, à la mairie ou chez des particuliers, j'observe la façon dont elle s'appuie sur le mouvement étudiant, recrutant massivement des soutiens pour consolider sa position au sein du parti. Cependant, cela n'est pas mon terrain. Loin de mes réseaux amicaux, je mène une enquête en partie ethnographique sur les liens du PRD avec les associations de lutte pour le logement implantées dans des quartiers populaires. Et je peine à accéder à un homme clé, qui est à la tête d'une association puissante et contestée : Horacio.

« J'ai enquêté sur toi. Je sais que tu es de la bande de Luzmaria », me dit Horacio, quand il accepte enfin de me recevoir après de longs mois de tentatives infructueuses. Il est le puissant dirigeant à la réputation déjà sulfureuse du courant majoritaire du parti à Mexico et le plus fervent ennemi de Luzmaria. Il connaît non seulement le nom de mon petit ami, alors collaborateur du maire de Mexico, mais aussi la relation de terrain étroite que j'ai nouée avec deux de ses principaux lieutenants. L'un deux, Juan, est député et j'ai suivi de près, pendant plusieurs mois, les activités de sa circonscription dans un quartier populaire ; l'autre, Luis, occupe un poste très important dans l'appareil du parti à Mexico et me convie à de nombreuses activités. La confiance – relative – se construit avec Horacio et je le vois une dizaine de fois pendant six mois, alors qu'il est l'architecte de la campagne d'Andrés Manuel López Obrador, candidat à la mairie de Mexico (il est aujourd'hui président de la République). Il me montre les immenses registres des militants, le travail de maillage territorial (pâté de maison par pâté de maison), les listes de dirigeants locaux sur qui il peut

compter. Il pense, m'avoue-t-il, que Luzmaria a tenté de le piéger à plusieurs reprises et s'est même demandé si je n'étais pas une de ses infiltrées. Il se méfie quand même encore un peu de moi et récupère les cassettes de chacun de nos entretiens qu'il fait transcrire par l'un de ses collaborateurs et corrige soigneusement.

Forte des troupes qu'elle a recrutées dans les mouvements étudiants, Luzmaria se lance à la conquête du parti à Mexico, impulsant la candidature d'un de ses plus fidèles complices, membre historique du CEU. En pleine campagne électorale interne pour la présidence locale, le premier scandale de clientélisme touchant le PRD éclate ; le courant de Luzmaria a joué un rôle déterminant dans les révélations sur les pratiques du courant d'Horacio. Juan est au cœur de la controverse et Horacio est directement incriminé par les journaux et les compagnons du parti. David, un proche de Luzmaria, me demande de lui donner des informations sur le travail de Juan dans sa circonscription. La discussion est tendue et je refuse catégoriquement. « Comment peux-tu défendre cette bande de corrompus ! », s'indigne-t-il. Je réponds que je n'ai rien vu de particulier. J'ai observé l'insertion des dirigeants locaux dans la vie quotidienne du quartier, leur présence dans chacun des moments de la vie sociale des habitants et déjà identifié la très forte divergence de perception liée à l'intériorité ou à l'extériorité de la relation politique, analyse importante de mon travail sur les perceptions du clientélisme⁸.

Cette première controverse est fondatrice dans la réflexion que je vais mener sur les batailles de (dé)légitimation au sein du parti et sur les logiques militantes mais aussi sociales qui sous-tendent les dénonciations de clientélisme. Je constate que ce qui est perçu par certains comme un réseau d'entraide dans un contexte d'interconnaissance est considéré par d'autres comme du clientélisme. Ma connaissance fine et presque intime des deux courants me permet de saisir que c'est aussi une guerre de classes au sein de la gauche qui est en train de se jouer. Une gauche blanche à fort capital éducatif, vivant comme moi dans les quartiers gentrifiés, remet en cause les formes de mobilisation d'une gauche issue des quartiers populaires, militant selon des logiques collectives et marquées par l'intrication de l'action collective et de la politique de guichet. Critique de ces formes populaires du politique, le courant de Luzmaria remporte la direction du parti dans une élection interne particulièrement disputée, reprenant ainsi à son compte l'idée commune en Amérique latine selon laquelle les milieux populaires sont manipulés. Eux représentent le courant des « hommes libres ».

⁸ Hélène Combes, Gabriel Vommaro, *Sociologie du clientélisme*, Paris, La Découverte, 2015.

Si mes propriétés sociales expliquent mon intégration dans la bande de Luzmaria, ma pratique de terrain, ma formation de politiste française attentive aux batailles de délégitimation et mes connaissances liées à mon immersion ethnographique dans les quartiers populaires auprès des membres du courant d'Horacio me permettent d'apporter une lecture sociologique des dénonciations sur le clientélisme.

Épisode 2. Paris. 2000. La sociologie compréhensive que je développe a ses limites. Alors que je viens de rentrer en France et suis en pleine rédaction de ma thèse, un incendie dans une discothèque de Mexico fait vingt-deux morts. La femme d'Horacio, maire d'arrondissement, est accusée d'avoir été peu regardante sur le permis d'exploitation. Dans la presse, elle nie farouchement tout lien de collusion avec le propriétaire et dit ne pas le connaître. À la lecture de l'article, un doute s'empare de moi et je révise nerveusement les dizaines de photos prises lors du meeting de fin de campagne du PRD en 2000. Je retrouve assez rapidement plusieurs clichés d'une banderole électorale de la discothèque avec le nom de la femme d'Horacio. J'ai aussi des enregistrements d'employés de l'établissement expliquant qu'ils sont venus au meeting à la demande de leur patron. Bouleversée et indignée, j'appelle David pour lui dire que cette fois-ci je veux bien partager mon matériau de thèse. Il tente de me calmer, expliquant qu'il ne s'agit pas de preuves. Il me rappelle quelques jours plus tard, alors que les coups de fils internationaux sont encore chose exceptionnelle. « Pas de bêtise Hélène. Il faut protéger le parti. » Je me console en me disant que mes documents ne seraient d'aucune utilité dans un procès. J'apprends que, même dans les guerres de courants les plus acharnées, il y a aussi des limites à ne pas dépasser et qu'il est parfois bien difficile de fixer des lignes rouges⁹ quand on est en immersion dans le terrain.

Après la conquête **de la direction du parti à Mexico**, bastion essentiel du parti, Luzmaria **remporte la présidence du PRD** à l'échelle nationale en 2003. Horacio, quant à lui, reste le puissant homme de l'ombre de López Obrador, alors maire de Mexico. En 2004, tandis que je suis dans la dernière ligne droite de la rédaction de ma thèse, les chaînes mexicaines mais aussi latino-américaines diffusent des images sidérantes : Horacio remplit une valise de billets donnés par un entrepreneur argentin, Felipe Duarte. La valise est trop petite ; Horacio se remplit littéralement les poches. Comment Horacio, si méfiant d'habitude, a-t-il pu se laisser piéger ? Et de surcroît en compagnie de Duarte, chef d'entreprise, propriétaire d'un club de foot, et... nouveau compagnon peu discret de Luzmaria !!

⁹ Martina Avanza, « Le “cas Alice Goffman” et les risques d'un *backlash* méthodologique », *Revue française de science politique*, 66 (6), 2016, p. 998.

Horacio et Duarte sont rapidement emprisonnés. Luzmaria passe entre les mailles du filet mais elle est quand même expulsée du parti. Quand je reviens au Mexique, peu de temps après ma soutenance, je me sens très hésitante. Dois-je rendre visite à Horacio en prison ? Finalement je repars sans avoir vu ni Horacio ni Luzmaria, et ne les reverrai jamais.

Fantômes de terrain

L'un et l'autre restent cependant très présents à chacun de mes nombreux séjours au Mexique. Ils deviennent des fantômes de terrain : des enquêtés que je ne vois plus, mais qui hantent en permanence mon travail et ont des effets variables, parfois stigmatisants, parfois valorisants, en fonction des contextes sociaux et politiques.

Épisode 3. Santiago du Chili. 2006/Mexico. 2008

Jeune recrutée au CNRS et un peu lassée de la dureté de la vie politique mexicaine, je commence une nouvelle recherche à Santiago. Mon accent me trahit. « Pourquoi tu parles comme une Mexicaine ? », me demande un dirigeant local lors d'un entretien collectif à la Pintana, arrondissement le plus populaire de Santiago. J'explique que j'ai fait ma thèse de doctorat sur le PRD. Le dirigeant local mime alors Horacio qui se remplit les poches. « J'espère que tu ne vas pas nous confondre avec tes Mexicains corrompus ! ». L'assistance éclate de rire... Je suis moi-même marquée du stigmate de mon objet ; 7 000 km n'ont pas suffi pour le mettre à distance.

Épisode 4. Mexico. 2008

En 2008, je travaille à nouveau sur le Mexique. Je participe à un projet ANR Sud et coordonne l'équipe locale avec un collègue. Lors du déjeuner de la première réunion internationale en compagnie du recteur de l'université, j'entrevois au loin Luis, ancien proche d'Horacio. Il est entouré d'hommes et de femmes aux costumes bien coupés. Il est devenu député. Je l'observe du coin de l'œil. Quand il se lève, il m'aperçoit et vient me saluer très chaleureusement, me donnant une accolade avec effusion. Quelques minutes plus tard, mon collègue me glisse à l'oreille, mécontent : « Tu aurais pu éviter de t'afficher avec le pire de l'horacisme. Le recteur n'a pas apprécié... ».

Quelques jours plus tard, j'accepte une invitation de Luis ; il me propose de partir avec lui dans l'État du Tabasco pour suivre le travail local de quelques députés. Que retenir de cette très longue journée ? La chaleur écrasante et humide de cette terre sillonnée d'immenses

fleuves, le poisson grillé mangé dans une ginguette en compagnie du frère de López Obrador, les foules compactes écoutant les discours des députés ? Non, les heures et les heures passées à parler d'Horacio à voix basse. « Il a toujours mon amitié mais plus mon appui politique », insiste Luis qui aspire à une carrière nationale et cherche à se démarquer à tout prix. Cela sera peine perdue. La conversation se porte à plusieurs reprises sur Luzmaria, la traîtresse par excellence. Comment cette femme, certes une ennemie du parti, mais une féministe « *con pantalones* », une vraie militante de gauche jusqu'à sa rencontre avec cet entrepreneur, en est-elle arrivée à s'afficher avec lui en tailleur Chanel à la descente d'un hélicoptère privé ? La condamnation morale porte plus sur le luxe ostentatoire pour le moins déplacé que sur les valises de billets. Chacun y va de son commentaire. J'avoue avoir lu l'ouvrage écrit en prison par Felipe Duarte. Un député lance soudain : « Elle au moins est hors d'état de nuire ; mais celui qui est vraiment néfaste, c'est ce David ». Et se tournant vers moi : « Tu vois qui c'est ? » « Oui, oui », dis-je sans plus de commentaires. Je me sens à nouveau comme un agent double et cela génère chez moi une certaine incommodité pendant tout le reste de cette très longue journée.

Luzmaria et Horacio ont hanté mes premiers terrains postérieurs à cette affaire. Ils ont été des compagnons incommodes qui m'ont parfois dérangée. Puis au fil du temps, ils sont devenus mes alliés.

Fin 2008, je fais la connaissance de Dario, président d'une importante association dans un quartier populaire. Je le rencontre pour la première fois dans les bureaux de son syndicat, un milieu à la masculinité affirmée. Je comprends vite qu'il est dans le courant d'Horacio et habite même le quartier de Juan, marqué par la première affaire de clientélisme au sein du PRD. À sa sortie de prison, Horacio s'est fait discret mais a repris du service et a recommencé son travail territorial à l'échelle de Mexico. Dario est l'un de ses opérateurs locaux. J'affiche ouvertement mon compagnonnage passé pour nouer une complicité. Sans mon histoire en partage avec Juan et Horacio, sans ma compréhension de l'économie morale tissée dans ce quartier, aurais-je pu accéder au travail de Dario, parfois en compagnie du Puma, le caïd local ? Peu probable : femme blanche de classe moyenne supérieure, je représente pour Dario une catégorie de personne à laquelle il s'oppose en permanence dans le parti et dans son arrondissement très contrasté socialement¹⁰. Sur ce terrain, comme sur d'autres que je mène au même moment, Horacio est bel et bien devenu mon allié.

¹⁰ H. Combes, « Trabajo político territorial y (auto)clasificaciones del quehacer político. Perspectiva desde la trayectoria de un líder barrial en la Ciudad de México », *Íconos - Revista De Ciencias Sociales*, 60, 2018, p. 31-56.

Mon compagnonnage fantomatique avec Luzmaria éclaire d'autres facettes du travail au long cours liées à la pratique de la monographie comparatiste. Je la perds de vue un temps. Puis, en 2012, elle devient ministre fédérale du Développement social. L'ancienne gauchiste, l'universitaire féministe reprend donc du service en politique sous la présidence de l'ennemi d'hier. Cette année-là, le Parti révolutionnaire institutionnel (PRI), l'ancien parti hégémonique de 1929 à 2000, revient au pouvoir par les urnes. Pour ses anciens camarades de parti, qui ont combattu le PRI et l'ont payé par le sang des militants (plus de 600 tués entre 1989 et 2000), la trahison ne pouvait pas être plus totale. Je suis alors sur les réseaux sociaux leurs attaques en règle. Chacune de ses interventions publiques est scrutée, commentée et bien sûr vivement critiquée. Luis est un de ses opposants les plus virulents et, au cours de la journée que nous passons rituellement ensemble à chacun de mes séjours mexicains, Luzmaria revient régulièrement dans la conversation.

Épisode 5. Paris/Mexico. 2018. Et ce qui devait arriver arrive. On ne trahit pas impunément. En 2018, peu après la victoire de López Obrador dont elle avait été la secrétaire d'organisation quand ce dernier était président du PRD dans la deuxième moitié des années 1990, Luzmaria est emprisonnée, accusée d'être impliquée dans l'une des affaires de corruption les plus importantes de la décennie : elle aurait détourné des fonds d'une campagne de lutte contre la faim à des fins électorales pour le PRI. Quand j'intègre un nouveau projet ANR en 2019 sur les acteurs qui dénoncent la corruption, mon étude de cas est toute trouvée : Luzmaria est un précipité de mes objets présents et passés : les luttes de partis, l'achat de vote et la corruption.

Mon compagnonnage passé est un moyen d'ouvrir certaines portes de l'enquête, notamment avec son avocat. Cependant, je comprends rapidement que se joue ici autre chose. Quand je raconte à Luis Pérez mon incompréhension sur celle qu'elle est devenue, ce haut fonctionnaire me raconte à son tour comment sa déception a motivé son action : il a fait fuiter les documents révélant un montage complexe d'entreprises fantômes. Quand je m'entretiens avec Javier López, patron d'un des plus importants journaux d'investigation du Mexique à l'origine du dévoilement de l'affaire (grâce aux informations données par Luis Pérez), celui-ci me raconte que Luzmaria et lui ont été « compagnons de lutte » au moment du mouvement étudiant de 1986 au sein du CEU. Quand Luis Pérez l'a mis sur la piste, il a incité un jeune collaborateur étranger – à notre histoire et au pays – à enquêter sur elle. Par des chemins détournés, ce livre a contribué à la conduire en prison. Ce jeune collaborateur m'a avoué ses

regrets quand la sentence est tombée. Il n'était plus du tout persuadé de la culpabilité de Luzmaria.

Quel a été le moteur de nos actions, le moteur de mon enquête ? Qu'avons-nous en partage ? La trahison de Luzmaria. Au tournant du siècle, nous avons cru vivre un moment historique à ses côtés. Nous connaissions cette femme métisse et fière de l'être, cette femme féministe et fière de l'être. Elle était l'espoir de notre génération. Mes amis et mes enquêtés, comme moi-même, étions persuadés qu'elle serait la première présidente de gauche du Mexique.

Savoir si elle a effectivement détourné des millions n'est bien sûr pas de mon ressort ; mais je peux m'attacher à comprendre pourquoi et comment cette affaire en particulier a émergé et a été construite comme l'un des plus gros cas de corruption dans le contexte d'une administration où, selon de nombreux acteurs (institutionnels ou non¹¹), les détournements de fonds fédéraux ont été légion.

En sociologie politique, on parle rarement de ce qui se joue au cours des terrains au très long cours propres à la pratique de la monographie comparative et de la manière dont on gère de multiples aspects de la relation avec nos enquêtés parfois loin de règles abstraites des codes de déontologie¹² : leurs relations d'interconnaissance et le poids de nos compagnonnages passés pourtant au cœur même de la politique de l'enquête¹³. La réflexivité du chercheur doit aussi se porter sur la gestion des relations de terrain complexes que l'on entretient pendant des années de manière présenteielle ou fantomatique, et sur les sentiments contrastés qu'elles nourrissent à l'égard de ses enquêtés : on en aime certains plus que d'autres¹⁴ ; on se sent parfois proche pour des raisons sociales ou scientifiques ; on s'éloigne d'eux puis on les retrouve au gré de l'évolution de nos recherches. Levons une ambiguïté : il n'est pas ici question de préférence politique, mais plutôt de la manière dont notre destin de chercheur est connecté à celui de nos enquêtés. Ce témoignage montre également que la relation d'enquête se prolonge bien au-delà des interactions physiques avec nos enquêtés, parfois à notre corps défendant, parfois comme

¹¹ Dans le cadre de cette enquête, menée en collaboration avec Romain Busnel, une soixantaine d'entretiens ont été réalisés avec des hauts fonctionnaires, des policiers, des juges, des journalistes et des membres d'ONG anticorruption.

¹² Gaëlle Dequirez, Jeanne Hersant, Cécile Vigour, special sub-section, *Current Sociology*, « Political Fieldwork Experiences. Elective Affinities, Friendship and Obligations in a Comparative Perspective », 61 (5-6), 2013, p. 646-692 ; [article de Marième](#)

¹³ A. Bensa, « Père de Pwädé. Retour sur une ethnologie au long cours », cité, p. 39.

¹⁴ Daniel James, *Doña María's Story: Life History, Memory, and Political Identity*, Durham, Duke University, 2000.

une aide à ouvrir d'autres terrains proches ou en lien. Enfin, il explore la façon dont les points de contact avec la zone grise de la politique conditionnent – souvent de manière non explicite – la finesse de notre regard¹⁵.

Hélène Combes est directrice de recherche au CNRS. Elle dirige la revue *Critique internationale* depuis 2017 et est coordinatrice des activités scientifiques de l'Association française de science politique. Elle a publié récemment avec Julieta Quirós « Social Movement Activism, Informal Politics, and Clientelism in Latin America », in Rossi Federico *Handook of latin american social mouvements*, Oxford, 2023 et « Un intermédiaire du quotidien. *Continuum* entre vie de quartier, politique de guichet et mobilisations à Mexico », *Sociétés contemporaines*, 2021/3 (N° 123), p. 163-190. Elle dirige le projet ANR VERELECT «La fabrique de la vérité électorale : controverses nationales et circulation internationale ».

helene.combes@sciencespo.fr

Résumé court en français et en anglais (titre traduit également)

¹⁵ Je remercie Assia Boutaleb, Élise Massicard, Sandrine Revet, Sidy Cissokho, **Eric Verdeuil** et Nicolas Martin-Breteau, membres du comité de rédaction de *Critique internationale* pour leurs lectures attentives d'une première version de ce texte.